

## EUGÈNE

OU

ON N'AIME QU'UNE FOIS

NOUVELLE

(Suite et fin)

II

DÉSÉPOIR ET RÉSIGNATION

Trois ans s'étaient écoulés, Eugène achevait son Droit à Montréal et devait épouser Régina l'année suivante.

Le jeune étudiant ne recevait qu'assez rarement des nouvelles de son village, qui se mirait dans les flots limpides du fleuve canadien ; mais son esprit s'y portait bien souvent ; et, au lieu de battre le pavé jour et nuit, comme le font les jeunes gens de son âge, il se recueillait dans sa chambre, avec ses livres, ses souvenirs, ses illusions ; car il aimait à songer souvent à Régina :

L'absence ni le temps ne sont rien quand on aime ; et la figure angélique de la jeune fille était toujours devant ses yeux charmés.

Or, un jour qu'il était plongé dans un de ces rêves de jeunesse trop délicieux pour ne pas être chimériques, le garçon de l'hôtel frappa à sa porte et lui remit une lettre qu'il s'empressa de lire. Hélas ! au premier mot, Eugène pâlit affreusement, et se laissa tomber, inerte, sur son fauteuil. Cette lettre disait :

« Mon cher ami,

« Nous sommes dans le malheur. Régina est malade. Le docteur dit qu'elle est en danger. La pauvre enfant souffre beaucoup. Elle est dans le délire, et elle vous appelle.

« Venez de suite.

« Tout à vous,

« THÉO. LAVIGNE. »

L'infortuné jeune homme ne comprit que trop bien son malheur. Il jeta cette lettre à terre ; et, laissant tomber sa tête entre ses mains, il demeura longtemps immobile, comme dans une prostration complète, abîmé par les angoisses atroces qui déchiraient son cœur, et qu'aucun raisonnement ne pouvait atténuer. . . . Il y a des douleurs qui frappent comme la foudre et qui ne se décrivent pas ; l'imagination n'a pas assez d'idées et le langage manque de termes pour les exprimer. . . .

Eugène partit le cœur navré et s'embarqua au quai Bonsecours. Mais qu'il trouvait lente la vapeur ! Comme il brûlait d'impatience d'arriver auprès de la chère malade, pour la voir, la soutenir, et lui donner du courage ! Il avait de sinistres pressentiments ; il lui semblait que Régina était à l'agonie, et cette idée l'obsédait : toutes choses prenaient à ses yeux un aspect funèbre. . . .

Enfin, il arrive au village.

Il accourt au chevet de Régina. Tout le monde sanglottait autour de la couche où était étendue la malade, pâle et sans vie, la bouche et les yeux entr'ouverts ; ses mains étaient croisées sur un crucifix que l'on avait placé sur son sein. Elle était plongée dans un sommeil léthargique auquel, sans doute, allait succéder la mort.

A cette vue, Eugène tout tremblant, tout ému, devint fou de douleur.

Il serre la main de sa fiancée, mais le froid de la mort s'en est déjà emparé. Cependant, à cette étreinte brûlante, aux sanglots de douleur de celui qu'elle avait tant aimé, la jeune mourante pousse un léger soupir et se réveille comme par l'action d'une force surhumaine : l'amour a son magnétisme. Elle entoure Eugène d'un long et dernier regard, en lui disant d'une voix éteinte :

— Ne m'oubliez pas !

— Puis elle baise le Christ que le prêtre lui avait donné et elle s'endort pour l'éternité : Eugène ne dépose un baiser que sur un cadavre ! . . .

La cloche du village lança bientôt dans les airs ses sons lugubres de mort, comme de longs cris d'agonie qui déchirent l'âme, qui navrent le cœur.

Régina était morte sous les coups de cette terrible visiteuse qu'on nomme la fièvre cérébrale. Le même souffle qui avait arraché les dernières feuilles de l'automne aux arbres l'avait enlevée à la terre.

Eugène ne put supporter ce coup du destin ; il tomba malade le même jour. L'amertume débordait de son âme désolée, et ses yeux versaient des torrents de larmes.

— Hélas ! disait-il, je suis abandonné du ciel et de la terre ! Qu'ai-je donc fait pour mériter un tel sort ! . . . Je ne suis qu'au printemps de la vie, et mon jeune front se penche vers la terre accablé de douleurs ; jadis, mes jours étaient beaux, mon sommeil tranquille, et le sourire de l'espérance errait sans cesse sur mes lèvres qui balbutiaient des mots d'amour. . . Mais, hélas ! tout n'est que mensonge, égoïsme et perfidie ! . . . Maintenant les regrets, les désespoirs et les angoisses se partagent mon pauvre cœur, et mon sommeil ressemble à l'agonie. En ce moment, comme un naufragé sur un rocher inconnu, abandonné du ciel et de la terre, j'attends mon dernier sommeil ! . . . J'ai tout perdu, mon trésor, ma joie, mon espérance et ma vie, car elle seule remplissait mon âme, et elle git sous la froide terre ! . . . Tout n'est plus rien pour moi ! Retirez-vous, soleil ! vers les horizons orageux ! la lumière, la vie m'est odieuse, je la hais et je hais l'humanité, car les hommes rient des souffrances de leurs frères ! — J'envie le sort de la fleur sépulchrale qui tombe flétrie sous la poussière du tombeau au premier souffle glacé de l'hiver ! . . .

Peu à peu, cependant, Eugène retrouva quelque calme ; ses douleurs se convertirent en mélancolie. Le pauvre Eugène ! le chagrin l'avait rendu méconnaissable dans l'espace de quinze jours. Ce n'était plus le jeune homme à la figure réjouie, au regard étincelant, à l'esprit vif et enjoué, plaisantant de tout et de rien. Il était bien changé ! le feu de son regard s'était éteint, les couleurs de son visage effacées ; sa démarche était devenue languissante, et sa parole n'exprimait plus que la désespérance ! Il fuyait le plaisir, les réunions d'amis, pour s'en aller pleurer dans quelque morne solitude au bord du St. Laurent. Il aimait à voir mourir le flot sur la grève retentissante ; se voir envelopper par les douces vapeurs du rivage, durant des heures entières, il regardait l'azur éclatant du ciel, les prairies verdoyantes, le fleuve chatoyant aux rayons du soleil. Il aimait à suivre de l'œil l'embarcation du pêcheur ou les cages de bois descendant au fil de l'eau ; il aimait à entendre aussi gémir la brise dans les rameaux des pins. Il cueillait les fleurs que Régina avait aimées, et il allait s'asseoir sous les ombrages qu'elle avait affectionnés le plus. Il errait de longues journées sans but, cherchant des choses qui lui rappelaient quelque souvenir de sa fiancée, et racontant ses tourments aux choses inanimées. Le malheur rend morose et fait rechercher la solitude : il semblerait que les larmes sont des choses saintes et qu'on les profane quand on ne les verse pas devant Dieu seul.

Un certain soir, Eugène alla au cimetière et s'agenouilla sur la tombe encore fraîche où Régina dormait son dernier sommeil. Il allait dire l'adieu suprême à tout ce qu'il avait aimé. Il était pâle comme un fantôme : il avait tant souffert ! . . . Sa bouche murmurait des prières entrecoupées de sanglots et de soupirs qui se perdaient dans la nuit tombante ; ses yeux mornes étaient noyés de larmes.

Il lui semblait entendre ces strophes que Régina avait murmurées si souvent, comme par un étrange pressentiment :

Rappelle-toi, quand sous la froide terre  
Mon cœur brisé pour toujours dormira ;  
Rappelle-toi, quand la fleur solitaire  
Sur mon tombeau doucement s'ouvrira !  
Je ne te verrai plus, mais mon âme immortelle  
Reviendra près de toi comme une sœur fidèle !  
Ecoute dans la nuit  
Une voix qui gémit :  
Rappelle-toi ! Rappelle-toi !

Eugène pleura longtemps en silence, comme perdu dans une extase sublime. Puis il baisa cette tombe prématurée.

— Régina ! disait-il, tu n'est plus en ce monde pour me faire aimer la vie ! Je ne l'aime plus cette vie, et je serai toujours fidèle à ta mémoire, car on n'aime qu'une fois. . . . O mon Dieu ! toi qui ne m'as donné qu'un pâle sourire contre beaucoup de larmes, donne-moi la résignation à tes volontés ! . . .

Quelque temps après, Eugène, s'étant convaincu de la fragilité des choses humaines, se consacrait à Dieu et recevait les ordres sacrés. Il fut l'un des prêtres les plus saints du clergé canadien ! . . .

L. LORRAIN.

Iberville, P. Q., 2 sept. 1875.

## RECETTES.—ÉCONOMIE DOMESTIQUE

*Remède contre les grandes fatigues.*—Prenez deux jaunes d'œufs frais, sucre candi blanc 15 grammes, essence de cannelle 3 gouttes, vin d'Espagne 200 grammes. Mêlez le tout ensemble.

*Cors aux pieds.*—S. Cooper, chirurgien anglais, donne la recette suivante comme infailible pour la guérison de cette maladie. On prend 64 grammes de gomme ammoniacale, autant de cire jaune et 24 grammes de vert de gris ; on fait avec ces substances une emplâtre que l'on applique sur le cor, on met un nouvel emplâtre et cette fois la réussite est certaine.

*Moyen d'enlever aux pantalons la forme du genou.*—Lorsqu'un pantalon de drap a été porté quelque temps, il prend la forme du genou, de telle sorte que, lorsqu'on est debout, il présente à la hauteur du genou, une bouffissure qui fait très-mauvais effet. On la fait disparaître en mouillant le drap à l'envers et en passant dessus un fer convenablement chauffé, de manière à bien sécher le drap. Cette opération n'aîtère pas l'étoffe.

*Moyen de rendre la faïence moins fragile et de préserver son émail de toutes gerçures.*—Ce procédé consiste à faire bouillir la faïence que l'on vient d'acheter, dans une chaudière remplie de lessive. Cette ébullition sera retenue pendant une heure et demie ou deux heures, après lesquelles on laissera refroidir le tout ensemble. Les sels de la cendre seront incrustés dans les pores de la faïence, et lui donneront, ainsi qu'à l'émail, toute la dureté désirable.

*Moyen de se préserver des maladies contagieuses.*—Les personnes qui visitent les malades ou les soignent, doivent prendre l'habitude de ne jamais avaler leur salive tout le temps qu'elles resteront dans la sphère des exhalaisons provenant de la respiration ou de la sueur des malades. Le Dr. Dobrzentri prétend que la salive s'imbibe aisément de l'infection et qu'elle forme un véhicule propre à la conduire dans l'estomac où inmanquablement elle produira un effet fatal et qu'en crachant on se garantit le corps de l'infection. Ce célèbre médecin conclut de là que les drogues qui excitent la salive et font beaucoup cracher, conviennent particulièrement aux personnes qui sont obligées de visiter et d'assister les malades atteints de maladies contagieuses.

## NOS GRAVURES

Capitulation de la Seo de Urgel.—Défilé de la garnison Carliste avec les Honneurs de la Guerre.

La Seo de Urgel a capitulé le 27 août. D'après les nouvelles reçues, les carlistes ont eu pendant le siège une quarantaine de morts environ et une centaine de blessés. Les troupes alphonstiques ont été plus éprouvées ; elles ont eu trois cents morts ou blessés. La citadelle a peu souffert, et ce qui a rendu la capitulation inévitable, c'est moins le feu de l'artillerie ennemie que le manque d'eau potable. Le sort des prisonniers, d'ailleurs, ne paraît pas jusqu'ici bien malheureux. Lizarraga, en uniforme de général, et l'évêque d'Urgel, en soutane rouge, ont défilé avec leurs troupes devant le général Jovellar et les

autres généraux qui les ont reçus très-courtoisement. La garnison carliste était composée de quatre compagnies régulières et de nombreux volontaires assez mal armés. Après le défilé, toutes ces troupes ont été désarmées et acheminées sur Puycerda d'où elles ont été conduites à Barcelone, où Lizarraga a été autorisé à se rendre. Quant à l'évêque, accusé d'avoir livré la Seo de Urgel aux Carlistes, après être resté provisoirement détenu au séminaire de cette ville, il a été conduit ensuite à Madrid.

## Banquise Gigantesque Rencontrée par le "Valorous" dans les Mers Arctiques

Lorsque les deux navires à vapeur anglais la *Discovery* et l'*Alert* mirent à la voile le 29 mai dernier, dans la rade de Plymouth, pour se diriger vers les régions hyperboréennes, la frégate à vapeur le *Valorous* avait quitté le même port quelques jours auparavant, prenant les devants pour attendre les deux bâtiments explorateurs dans l'établissement de Disco, sur la côte occidentale du Groënland, où elle devait remettre à chacun d'eux le surcroît de provisions de toute sorte qu'elle s'était chargée de transporter jusque là.

Le *Valorous* a accompli sa mission et est revenu à Plymouth, porteur des lettres des intrépides marins des deux navires en exploration.

Nous extrayons du rapport d'un jeune officier de l'expédition les quelques lignes suivantes qui donneront une idée de ces contrées lointaines :

« Le 27, nous doublâmes le cap Farewell, nous aperçûmes la terre, dont nous approchions peu à peu en suivant le courant qui, dans ces parages, coule dans la direction du nord. La vue qui domine la côte a un cachet tout particulier : des montagnes noires et sombres, couvertes dans leurs parties qui ne sont pas trop à pic, de neiges éternelles, s'élèvent du sein de la mer, en beaucoup d'endroit ; presque perpendiculairement, sur une longueur de plus de deux mille pieds ; elles sont tellement escarpées qu'aucun être vivant ne pourrait les gravir. Cette chaîne de montagnes, formant en quelque sorte la scie, s'étend sans interruption depuis l'endroit où nous commençâmes à l'apercevoir, jusqu'à Disco, et encore plus loin, sans doute, je ne sais jusqu'à quelle distance.

« Cette contrée mérite bien le nom de « Terre de la Désolation, » que lui a donné le capitaine Hayes ; car elle a un aspect des plus tristes dans les endroits où les flots serpentent comme une rivière entre les montagnes sur une étendue de quelques milles. Nous avions devant nous d'énormes glaciers, composés simplement de neiges comprimées par leur propre poids, de manière à former une glace solide, et se mouvant lentement et sûrement sous l'impulsion irrésistible des amas qui se font par derrière, jusqu'à ce qu'elles atteignent la profondeur de l'eau. A ce point-là la marée exerce son influence, qui, soulevant ces neiges, les fait ressortir en masses énormes, semblables aux banquises qu'on rencontre plus loin au midi, dans les parages de Terre-Neuve. Ces banquises, une fois parvenues à la surface de la mer, sont peu à peu minées en-dessous par l'action des vagues jusqu'à ce que les parties en surplomb deviennent trop lourdes et s'effondrent avec un fracas épouvantable. Nous passâmes auprès d'une de ces montagnes de glace qui avait bien 250 pieds de haut, autant que nous pûmes la mesurer de la distance du navire ; nous en étions éloignés d'un mille ou à peu près. Lorsqu'elle se fendit, tout un côté tomba dans l'eau avec un bruit semblable à celui du tonnerre, et lançant en l'air une grande quantité d'embrun et de petits morceaux de glace qui formaient comme le brouillard d'une chute d'eau et dégageaient une